

## Le journalisme scientifique dans la salle de rédaction : pratiques organisationnelles dans les pays développés et en développement\*

Jan LUBLINSKI\*\*

Journaliste pigiste et consultant  
Évaluateur interne du projet  
SjCOOP de la Fédération mondiale  
des journalistes scientifiques (WFSJ)  
(Bonn-Allemagne)  
lublinski@aol.com

### Résumé

Cet article examine la principale manifestation organisationnelle du journalisme scientifique dans une salle de rédaction : le « *beat* scientifique ». En s'appuyant sur des concepts tirés de la théorie des organisations et d'études des salles de nouvelles, quatre types idéalisés de *beats* scientifiques sont présentés afin de décrire différentes avenues de développement du journalisme scientifique. Ces concepts sont ensuite utilisés afin de décrire des *beats* scientifiques d'Afrique et du Moyen-Orient. À cet effet, 40 rédacteurs en chef de 34 pays ont été interviewés quant à la présence du journalisme scientifique dans leur salle de rédaction. Des entrevues supplémentaires ont également été conduites auprès des journalistes scientifiques de ces organisations. Les résultats démontrent une certaine variabilité des structures et des stratégies des *beats* scientifiques de même que la présence de salles de rédaction pauvrement, moyennement et richement équipées. La principale différence avec les salles des pays plus industrialisés semble reliée aux budgets disponibles, à l'accès aux experts locaux et aux compétences des journalistes spécialisés. Malgré les défis rencontrés, les salles de rédaction d'Afrique et du Moyen-Orient peuvent utiliser différentes stratégies organisationnelles afin d'améliorer leur capacité à couvrir le champ scientifique.

### Introduction

Le journalisme scientifique – la couverture de la science et des domaines reliés comme l'environnement, la technologie et la santé – offre un intérêt certain pour la recherche en communication. Pourtant, les publications savantes s'intéressent rarement aux conditions de travail et d'organisation des journalistes scientifiques. On trouve tout de même quelques articles sur la perception du métier et du public par les journalistes scientifiques ainsi que sur le développement général de la profession (Hansen, 1994 ; Göpfert & Schanne, 1998 ; Marcotte & Sauvageau, 2004 ; Meier & Feldmeier, 2005 ; Mbarga, 2011). Une importante étude internationale a aussi été réalisée sur les relations entre scientifiques et journalistes (Peters *et al.*, 2008).

Les quelques auteurs qui se sont penchés sur les aspects organisationnels du journalisme scientifique entrevoient à la fois des difficultés et des potentiels pour ce journalisme spécialisé dans un monde médiatique en pleine évolution (Hömborg, 1990 ; Fayard, 1992 ; Meier, 2002, 2007, 2008 ; Lublinski, 2004, 2008 ; Meier & Feldmeier, 2005 ; Kienzlen, 2007 ; Vicari, 2007). Les occasions de développement seraient rendues possibles par une meilleure intégration du travail du journaliste scientifique dans l'ensemble des activités de la salle de rédaction – par exemple, en permettant aux journalistes scientifiques d'écrire non seulement pour les pages « science », mais aussi de participer à part entière au travail des reporters couvrant l'actualité sur plusieurs plateformes. La menace principale serait le possible abandon d'une couverture soutenue et critique de la science provoqué par une réorganisation des salles de nouvelles et par des compressions budgétaires.

D'autre part, la grande majorité des recherches sur le journalisme scientifique ont été réalisées dans les pays occidentaux, tandis que la pratique et les conséquences du journalisme scientifique dans les pays en développement ont rarement été étudiées. Pourtant, en général, les pays en développement accordent une grande importance au journalisme scientifique (Fleury, 2008 ; WFSJ, 2009 ; Claassen, 2011 ; Mbarga, 2011). En observant et en commentant la science, la santé et la technologie à travers les préoccupations de leurs publics, les journalistes contribuent à une gouvernance de la science qui la rend plus respectueuse des besoins des citoyens. Mais, comme le révèle une étude réalisée au Kenya, l'infrastructure de la couverture de la science dans les pays en développement est généralement plutôt faible (Schanne & Spurk, 2009). Fleury (2008, p. 514) souligne pour sa part que « *c'est*

dans les pays en développement que les problèmes de développement sont les plus pressants et où une fonction éducatrice des médias a le plus de sens, mais c'est là aussi que les salaires des journalistes demeurent dérisoires ». Depuis des années, les gouvernements et les organisations internationales ont entrepris d'accroître les capacités des journalistes à couvrir la science et les sujets à contenu scientifique dans les pays en développement. Mais l'évaluation et l'étude de la plupart de ces activités et de leurs résultats demeurent très limitées ou inexistantes.

Le projet de mentorat SjCOOP (coopération en journalisme scientifique) constitue une exception. Il s'agit d'un projet à long terme de formation de journalistes scientifiques en Afrique et au Moyen-Orient. Il comprend un volet évaluation et recherche dont les données sur les salles de rédaction ont été utilisées pour cet article. Dans le cadre du suivi du projet, les rédacteurs en chef des salles où travaillent les participants au projet ont été interviewés. Le but de cette activité d'évaluation était de mieux connaître les conditions de travail des journalistes scientifiques. Pour cet article, ces données ont permis de décrire les différentes organisations et stratégies utilisées pour le journalisme scientifique dans les pays en développement.

Bien que l'étude des salles de rédaction permette de comparer leur structure et de déceler des tendances dans leur configuration, l'explication des différences observées dans les divers médias exige une grande prudence (Meier, 2007, p. 17). Dans les pays en développement, en particulier, les contextes culturels et organisationnels sont complexes et très différents d'une salle de rédaction à l'autre. Un autre défi tient au fait que cet article n'a d'autre choix que d'appuyer son cadre d'analyse sur une revue de la littérature comportant presque exclusivement des analyses de salles de rédaction situées dans les pays occidentaux, alors que les nouvelles données empiriques qu'il contient proviennent des salles de rédaction de pays en développement. Par conséquent, notre étude se veut d'abord exploratoire. Nous sommes bien entendu prêt à accueillir de nouvelles explications et de nouveaux points de vue. Malgré tout, notre approche postule que les salles de rédaction du monde entier partagent les mêmes structures fondamentales.

Cet article traite principalement du *beat* scientifique, la forme classique que revêt le journalisme scientifique dans une salle de rédaction. Ensuite, un cadre théorique heuristique est présenté : il comprend quatre types simplifiés de *beats* scientifiques sur lesquels s'appuie la discussion, les comparaisons et l'étude plus poussée des structures et stratégies des salles de rédaction. À cet effet, une théorie de l'organisation sera présentée afin de décrire les organes de presse et les changements qu'ils subissent.

## Les journalistes scientifiques professionnels dans l'organe de presse

Henry Mintzberg (1979) propose de considérer les organisations comme des entités dynamiques. Selon son cadre théorique, les organisations se créent et se maintiennent grâce à la coordination d'actions qui conduisent à l'apparition d'une variété de configurations organisationnelles. Il décrit cinq types de configurations ou de formes idéales d'organisations, deux d'entre elles étant particulièrement pertinentes pour cet article<sup>1</sup>.

En premier lieu, Mintzberg (1979) propose la configuration *bureaucratique* où le pouvoir appartient à des professionnels. Ces derniers soutiennent et mettent en place des structures qui leur permettent de travailler avec le plus d'indépendance possible, en s'appuyant sur leur formation et sur leur expérience au sein de l'organisation. Le processus de compartimentation appelé *pigeonholing* décrit bien leur méthode de travail, c'est-à-dire qu'ils traitent les demandes contingentes à l'environnement de l'organisation en commençant par classer les problèmes complexes sous différentes catégories avant de les régler. Par exemple, les médecins d'un hôpital classent les patients selon leurs maladies et les traitements qu'ils subiront.

La deuxième configuration pertinente de Mintzberg est l'*adhocratie*. Cette forme d'organisation est plutôt fortement organique et sans grande formalisation. Dans cette forme, Mintzberg voit les ajustements mutuels comme le mécanisme de coordination principal au sein d'équipes interdisciplinaires. Ces équipes ont la capacité de s'adapter rapidement aux environnements en changement et de concevoir de nouvelles solutions originales aux problèmes.

Hinnings, Greenwood et Cooper (1999) ont ajouté un type idéal d'organisation à ceux de Mintzberg : la *configuration entrepreneuriale*. Celle-ci s'appuie aussi sur des professionnels, mais contrairement à la forme bureaucratique, elle affronte de plein fouet la concurrence du marché et se laisse guider par les valeurs du milieu des affaires. Elle donne ainsi priorité à l'efficacité et à l'efficacité dans le cadre d'une stratégie imposée par la haute gestion.

Des éléments de ces trois configurations s'observent dans les salles de rédaction et les médias d'aujourd'hui. On rencontre principalement les *bureaucraties* dans les grands organes de presse, les sociétés publiques de radio et de télédiffusion, où les journalistes travaillent exclusivement pour leur *beat* ou leur émission. Cette structure permet aux journalistes de travailler dans une relative autonomie et de structurer l'organisation

en fonction de leurs besoins. Mais ceci peut engendrer des problèmes comme un manque de flexibilité, des processus de production peu efficaces, une résistance au changement, etc. On trouve par ailleurs les *adhocraties* dans les médias plus petits ou dans des îlots de créativité au sein des grandes organisations. Ici, des journalistes d'horizons variés travaillent de concert au sein d'équipes capables d'adapter leurs réponses aux situations nouvelles. Les *configurations entrepreneuriales* se trouvent quant à elles plutôt dans les médias dirigés par la haute gestion et servant des segments de marché bien précis. Elles comprennent des hiérarchies, des instruments de contrôle de la qualité, des analyses de marché et des tâches strictement segmentées. Elles ne recrutent que des journalistes professionnels spécialisés.

Selon Mintzberg, ces structures sont générées, maintenues et modifiées par des actions coordonnées. Par conséquent, la configuration réelle des salles de rédaction découle de la routine de travail des journalistes et des équipes mises en place et modifiées par la gestion de l'organisation.

Dans le domaine du journalisme scientifique, la *configuration bureaucratique* demeure la plus courante. Elle permet tout d'abord la mise en place d'une équipe spécialisée en science et ainsi d'une couverture continue et approfondie des sujets d'actualité à contenu scientifique, de la santé, de l'environnement et de la technologie. Les routines de la bureaucratie donnent aux journalistes scientifiques l'espace, l'indépendance professionnelle et le pouvoir dont ils ont besoin pour leur développement professionnel.

Par contre, cette façon d'organiser le *beat* science s'est révélée problématique par le passé. Dans ce qui demeure la plus grande étude de ce type, Hömberg (1990) a comparé la situation prévalant dans tous les médias pertinents d'Allemagne entre 1974 et 1984. Sa conclusion se résume ainsi : la stagnation plutôt que l'expansion (Hömberg, 1992). Parce qu'il a été historiquement mis en place après les autres spécialisations, le *beat* science est demeuré une petite section, négligée par la plupart des médias, une « niche » dans laquelle les journalistes scientifiques remplissaient leurs pages sur la science. D'autres ont décrit le *beat* scientifique comme un « ghetto », une section de la salle de rédaction isolée, ignorée, impuissante et toujours à court d'effectifs (Russ-Mohl, 1985 ; Lublinski, 2004).

Dans plusieurs pays occidentaux, la situation a évolué après l'étude de Hömberg. Les équipes science ont augmenté en taille et en nombre. Par exemple, la couverture des questions environnementales a pris tellement d'importance que des équipes spéciales et de nouvelles

structures ont fait leur apparition. Les principaux quotidiens européens ont augmenté la taille de leurs équipes et de leurs suppléments science (Fayard, 1992 ; Hansen, 1994 ; Göpfert & Schanne, 1998 ; Marcotte & Sauvageau, 2004 ; Meier & Feldmeier, 2005 ; Blöbaum, 2008 ; Palugyai, 2008).

Dans les années 1990, la configuration de nombreuses organisations médiatiques a évolué vers la forme *entrepreneuriale*. Avec l'avènement de l'univers numérique, les divisions et les *beats* ont été modifiés et les produits, reformatés. Par conséquent, plusieurs *beats* ont été abolis, y compris ceux de la science et de l'environnement, tout particulièrement dans les journaux régionaux et les petites stations radio.

Au cours des dernières années, la crise des médias a aussi eu son effet sur le journalisme scientifique. Les *desks* (pupitres) et *beats* science ont été parmi les premiers affectés (Brumfiel, 2009). Dans une enquête menée en 2009 par Bauer et Howard (2009) lors de la Conférence mondiale des journalistes scientifiques, un tiers des journalistes scientifiques affirmaient que leur métier traversait une crise grave. Deux tiers dénonçaient la simple reproduction des communiqués de presse par les médias ainsi qu'une production de plus en plus standardisée à cause du manque de temps nécessaire pour une recherche approfondie. Aujourd'hui, en Allemagne, un tiers des journaux n'ont plus de journaliste attribué aux sciences et la moitié des journaux qui ont une personne attribué lui confient d'autres tâches (Meier, 2008).

Ces changements dans les médias s'accompagnent de nouvelles formes de travail en équipe au sein des salles de rédaction : en général, la structure type des organisations médiatiques a évolué vers l'*adhocratie*. Plusieurs auteurs observent que les journalistes scientifiques ont commencé à coopérer autrement avec leurs collègues des autres *beats*. Parallèlement, alors que les journalistes scientifiques ont commencé à devenir des ressources d'expertise pour leurs collègues – ceux-ci les consultant et prenant connaissance de leurs articles et émissions – les articles de presse écrite et les productions radio et télé sur la science produits en dehors du *beat* science sont devenus plus importants et influents dans la salle de rédaction (Meier & Feldmeier, 2005 ; Meier, 2006, 2008 ; Cook, 2007 ; Lublinski, 2008).

Alors que les innovations technologiques poussent la structure de la salle de rédaction vers le modèle entrepreneurial, les contraintes économiques et la survie de l'organisation deviennent les premières préoccupations. Par conséquent, les configurations du journalisme spécialisé ou de l'enquête de longue haleine deviennent de plus en plus rares ; et la qualité de la production en souffre.

Une solution de rechange serait de transformer le *beat* scientifique en une équipe spéciale de la salle de rédaction : une équipe qui non seulement s'occuperait de remplir ses propres « casiers » et espaces, mais qui collaborerait d'une façon flexible et régulière avec les autres secteurs et segments de la salle de rédaction (Kienzlen, Lublinski & Stollorz, 2007 ; Meier, 2008).

### Quatre types idéaux de *beats* scientifiques

Afin de mieux décrire les structures des *desks* (pupitres) ou *beats* spécialisés des salles de rédaction et de déterminer les principaux processus d'organisation du travail, Lublinski (2004, 2011) propose le *beat* comme concept structurant l'organisation de la couverture scientifique dans un média. Ce concept comprend les différentes routines prenant forme à travers les gestes effectués dans les salles de rédaction et dont l'ensemble représente les processus de travail et la qualité journalistique demandés par un *beat* particulier. Une grande partie de ces routines sont communiquées, explicitement ou implicitement, au sein de la salle de rédaction.

Au cours des dernières années, des études poussées de huit *beats* scientifiques de journaux, stations de radio ou agences de nouvelles d'Allemagne ont été effectuées (Vicari, 2007 ; Lublinski, 2004, 2008). Sept de ces *beats* scientifiques étaient plutôt importants et bien pourvus, avec deux ou trois journalistes scientifiques à temps plein. La variance structurelle de cet échantillonnage a conduit Lublinski (2011) à proposer quatre types idéaux de *beats* scientifiques :

1. Le *beat actualité scientifique* couvre de façon continue et complète l'actualité scientifique dans des pages ou émissions consacrées aux sciences. Les sources citées sont nombreuses et bien choisies et des routines bien déterminées sont suivies pour la sélection et la production des nouvelles scientifiques. Son équipe peut réagir rapidement à l'actualité scientifique et s'appuyer sur son expérience journalistique pour fournir l'information contextuelle et aider son public à faire la part des choses ;

2. Le *beat scientifique innovateur* offre à son public une bonne sélection de nouvelles à contenu scientifique. Ignorer une question d'actualité ne l'inquiète pas s'il ne peut la couvrir d'une façon originale. Ce *beat* cherche plutôt des histoires, des approches ou des angles que n'offrent pas les autres médias ; il innove en créant de nouvelles formes de journalisme scientifique. Il utilise habituellement un processus de production plus complexe et laborieux comme les dossiers ou les enquêtes journalistiques ;

3. Le *beat entrepreneurial* connaît relativement bien son public grâce à des analyses de marché et autres formes de cueillette de données. Il s'efforce de répondre aux attentes et besoins de celui-ci. La couverture continue de la science l'intéresse moins que les sujets pertinents pour son public, même s'ils ne sont pas d'actualité, comme les sujets divertissants et d'utilité pratique. Sa production répond à des standards et formats bien adaptés aux champs d'intérêt de publics bien définis ;

4. Le *beat bureau de correspondants spécialisés* travaille de concert avec et pour les autres *beats* ou secteurs de la salle de rédaction. Ici, d'une certaine façon, les journalistes scientifiques agissent comme des correspondants effectuant leurs reportages à partir de pays ou continents étrangers. Ils couvrent non seulement les plus récentes découvertes scientifiques mais aussi des sujets d'intérêt général avec un certain contenu scientifique, comme les questions environnementales, médicales ou technologiques. De plus, ils viennent au secours des reporters des autres secteurs et jouent un rôle dans des équipes *ad hoc* et des projets multimédias. Ils travaillent habituellement à la fois pour différents formats et différentes équipes. Malgré tout, ce *beat* a peu de pouvoir dans l'organisation puisqu'il n'a pas sa propre plateforme de production. Il dépend uniquement de ses compétences en reportage spécialisé et de la capacité de travail des membres de son équipe.

Chacun de ces quatre types idéaux peut être relié au cadre théorique de Mintzberg. Le *beat entrepreneurial* ressemble à la configuration *entrepreneuriale*, tandis que le *beat innovateur* tout comme le *bureau de correspondants spécialisés* comprennent plusieurs éléments de l'*ad hoc*. La *configuration bureaucratique* est une structure qui correspond à la structure de *beat* classique, de telle sorte que ses composantes se retrouvent dans le *beat actualité scientifique*.

Il est important de préciser ici que l'on trouve rarement dans les salles de nouvelles ces types idéaux dans leurs formes pures. Dans de nombreux cas, le concept de *beat* observé inclut des éléments de plusieurs *beats* différents. Cette différenciation montre que le *beat* scientifique a le choix entre plusieurs possibilités pour son développement. Des journalistes scientifiques pourraient même prétendre que leur concept de *beat* intègre des éléments des quatre types ; et, jusqu'à un certain point, ils pourraient avoir raison. Mais les observations dans les salles de rédaction montrent qu'en pratique, un seul *beat* scientifique ne peut pas exceller dans tous les types idéaux, tout le temps. Un bon *beat* scientifique connaît son rôle et utilise pleinement ses propres forces.

Maintenant, avant d'utiliser les concepts développés plus haut afin de discuter des *beats* scientifiques des pays en développement, quelques données de base sur leur situation méritent d'être présentées.

### Le journalisme scientifique dans les pays en développement : résultats préliminaires

Afin d'obtenir un portrait préliminaire de l'environnement de travail des journalistes scientifiques d'Afrique et du Moyen-Orient, des interviews ont été réalisées auprès de 40 rédacteurs en chef. Ceux-ci représentaient des médias de 34 pays différents et ils ont été choisis pour cette recherche parce qu'un des membres de leur équipe était un journaliste scientifique participant au projet SjCOOP de la Fédération mondiale des journalistes scientifiques (WFSJ)<sup>2</sup>.

Puisque le projet SjCOOP se déroule dans trois régions linguistiques, les interviews ont été effectuées auprès de rédacteurs en chef de pays arabes (13), francophones africains (13) et anglophones africains (14) (ce dernier groupe comprenait une salle de rédaction lusophone dont un journaliste participe au projet.) Dix-neuf rédacteurs en chef travaillaient dans des quotidiens, dix dans des stations radio ou télé, deux dans des agences de nouvelles, deux dans un hebdomadaire et un dernier pour un site web. Six autres représentaient ce que nous appellerons ici des « salles de rédaction spécialisées » : trois publications spécialisées en science ou en environnement, deux sites web spécialisés, et une salle de rédaction télé spécialisée en science (Tableau 1). Les interviews ont été réalisées par téléphone et ont duré entre 30 et 45 minutes chacune.

| Tableau 1. Médias représentés dans cette étude avec indication de l'importance qu'ils accordent au journalisme scientifique. |   |   |
|--|---|---|
| Groupe arabe :   | Groupe anglophone :                                   | Groupe francophone :  |
| Aladala, Irak, M   | East African, Kenya, H                                | Quotidien Mutation, Cameroun, M                             |
| Al-Dostor, Égypte, M   | Ethiopian Herald, Éthiopie, F                         | Journal Walfadjri, Sénégal, M                               |
| Alraed, Soudan, M  | Monitor Publications Ltd, Ouganda, F                  | La Nouvelle Gazette, Bénin, F                               |
| Al Ghad, Jordanie, H   | The New Vision, quotidien, Ouganda, H                 | Fraternité Matin, Côte d'Ivoire, F                          |
| Al Sabil, Jordanie, M  | The Standard, hebdo, Zimbabwe, F                      | Info-Environnement, RDC**                                   |
| Alwasat News, Bahreïn, H   | Thisday Newspaper, Nigeria, M                         | Le scientifique, mensuel, Niger**                           |
| Le Tunisien, Tunisie**   | Zambia Daily Mail, Zambie, F                          | ACP Agence Congolaise de Presse, (aussi un journal), RDC, M |
| L'Orient Le Jour, Liban, M   | Ghana News Agency, Ghana, M                           | Metropolys 97.1 FM, Togo, M                                 |
| Al-Akhabar Aljama'iyah, Mauritanie (Sahara Media, aussi site web et télé), F   | K24 TV, Kenya, H                                      | Radio Burundi, Burundi, F                                   |
| Tarija News, journal électronique, Maroc, F  | KBC TV, Kenya, M                                      | Radio Golf FM, Bénin, F                                     |
| On Islam, média international, site web, Égypte**  | Malawi Broadcasting Corporation, Malawi, M            | Radio Klédu, Mali, H  |
| Haya Tech TV, diffusé par le canal télé Al-Majd, Arabie saoudite**   | Radio Isango Star, Rwanda, H                          | CRTV, radio et télé, Extrême-Nord, Cameroun, F              |
| Arab Agency for Science News www.Arabsn.net, Yémen**   | Spectrum Broadcasting, Nigeria, M                     | The Time of Madagascar, site web, Madagascar, F             |
|  | <b>Lusophone :</b><br>Journal Noticias, Mozambique, F |   |

Importance : F (faible) – salle de rédaction dépourvue de moyens pour le journalisme scientifique ; M (moyenne) – salle moyennement équipée pour le journalisme scientifique ; H (haute) – rédaction structurellement bien équipée pour le journalisme scientifique. \*\* : salle de rédaction spécialisée.

La première question posée aux rédacteurs en chef a été : combien de vos journalistes travaillent à temps plein comme journaliste scientifique ? (Le journalisme scientifique et les journalistes scientifiques sont ici définis dans un sens large, soit en incluant les journalistes qui couvrent l'environnement, la santé et les technologies ; de même, les journalistes scientifiques « à temps plein » peuvent aussi couvrir d'autres domaines, mais plus de 50 % de leur tâche journalistique hebdomadaire doit être consacrée au journalisme scientifique.) Les représentants des « salles de nouvelles spécialisées » supervisaient tous plusieurs journalistes qui se rapportaient à eux et ils possédaient, par définition, leurs produit et espace médiatique propres ; ils n'ont pas été inclus dans cette analyse.

Pour ce qui est du nombre de journalistes dans la salle de rédaction, la totalité de l'échantillonnage peut se diviser en trois types de salles. D'abord, celles qui n'ont aucun journaliste scientifique ou quelques journalistes qui couvrent ce domaine occasionnellement (16) ; puis celles avec un seul journaliste scientifique à temps plein (5) ; et enfin celles qui comptent au moins deux journalistes scientifiques à temps plein (13).

Un portrait similaire s'est dessiné lorsqu'on a demandé aux interviewés de décrire l'espace accordé au journalisme scientifique dans leur média. Ainsi, 11 médias n'avaient aucune page ou émission dédiée au journalisme scientifique ; six n'avaient qu'une seule émission ou page science, santé, ou consacrée à l'environnement ; tandis que 11 avaient au moins deux pages complètes, ou sections, ou émissions.

Ainsi, selon l'échantillonnage, la situation du journalisme scientifique se présente sous les trois formes suivantes (voir aussi le Tableau 1) :

1. Des *salles de nouvelles structurellement bien équipées* (H – haute importance), c'est-à-dire des salles qui ont une équipe comptant au moins deux journalistes scientifiques à temps plein et qui produisent plusieurs pages imprimées, ou pages web, ou des émissions radio ou télé d'une durée d'au moins 10 minutes diffusées au moins une fois par semaine et traitant d'au moins deux domaines différents du journalisme scientifique ;

2. Les *salles relativement bien équipées* (M – moyenne importance), c'est-à-dire les salles qui ont un journaliste scientifique à temps plein ou bien au moins une section ou émission traitant de science (d'une durée d'au moins 10 minutes) par semaine et qui couvrent au moins deux domaines du journalisme scientifique. Par exemple, un journal qui

présenterait deux pages hebdomadaires sur la santé et l'environnement ;

3. Les *salles pauvrement équipées* (F – faible importance) sont les salles de rédaction avec aucune ou virtuellement aucune structure consacrée au journalisme scientifique sous la forme de journalistes spécialisés ou d'espaces dédiés.

Bien entendu, une publication peut produire un journalisme scientifique de qualité malgré des ressources limitées. Un seul journaliste professionnel peut décider de faire un reportage scientifique spécial ou de remplir une page. En fait, les évaluations menées par SjCOOP ont révélé plusieurs exemples de ce type. Néanmoins, ces salles peinent à maintenir un bon niveau de qualité.

Dans son ensemble, l'échantillonnage démontre une grande variété dans la structure de la salle de rédaction. Les trois niveaux de structures de salles de nouvelles se trouvent aussi dans d'autres parties du monde, comme le rapporte la littérature citée plus haut. Le journalisme scientifique en Afrique et au Moyen-Orient prend plusieurs formes et formats : il peut être le résultat du travail de pigistes et de rédacteurs tout autant que le produit d'équipes de journalistes salariés. Leurs reportages sont présentés dans diverses parties des journaux ou des émissions, parfois même à la Une, aussi bien que dans des pages ou émissions spéciales. Finalement, sur un plan très fondamental, il existe quelques options structurales de base que l'on retrouve dans tous les organes de presse qui traitent de journalisme scientifique.

Se posent alors les questions suivantes : comment un *beat* scientifique se manifeste-t-il dans cette configuration organisationnelle ? Comment favorise-t-il la mise en place des routines et des contenus journalistiques ? Est-ce qu'il stimule le changement ou le progrès ?

Nous avons demandé aux rédacteurs en chef combien de jours ou de semaines un de leurs reporters pouvait consacrer à fouiller un dossier. Leurs réponses se répartissent presque également entre ceux qui ne voient pas comment leurs journalistes pourraient lui consacrer une seule semaine (13), ceux qui acceptent une semaine au maximum (15), et ceux qui sont prêts à envisager que leurs reporters passent plus d'une semaine à étoffer un dossier spécial (12).

La plupart des rédacteurs en chef ne connaissent pas en profondeur leur public. Seul le quotidien *Al Ghad* (Jordanie), la *Tech TV* (Arabie saoudite), *The New Vision* (Ouganda) et la *Malawi Broadcasting Corporation* sondent régulièrement leur public. Bien que de nombreux rédacteurs en chef européens et nord-américains aient découvert au cours des dernières années que « *la science fait vendre* », la plupart de leurs

collègues africains et arabes ne le croient pas. Autant ils reconnaissent l'importance de la santé, de l'environnement, de la technologie ainsi que l'intérêt de leur public pour ces sujets (certainement dans le cas de la santé), autant ils n'entrevoient pas la possibilité de faire du journalisme scientifique une source de revenus, que ce soit par la vente de plus d'exemplaires ou de publicité. Seulement deux patrons de salles de rédaction du groupe arabophone ont dit avoir reçu des demandes pour des publicités supplémentaires grâce à des articles de science : *Aladala Newspaper* (Irak) et la *Arab Agency for Science News* (Yémen). Dans le groupe anglophone, seul le rédacteur en chef du quotidien *The New Vision* (Ouganda) est de cet avis. Trois des francophones interviewés ont affirmé que « le journalisme scientifique n'augmente pas les ventes ». Les rédacteurs en chef ajoutent que le journalisme scientifique doit affronter plusieurs défis dans leurs pays. Leurs réponses mettent de l'avant trois facteurs (voir aussi le Tableau 2) :

1. *Les compétences des journalistes* : 25 rédacteurs en chef interviewés déplorent le manque de compétence de leurs journalistes en journalisme scientifique, soit leur capacité à comprendre les enjeux et les questions reliées aux sciences, à la santé, à l'environnement, à la technologie et à couvrir ces domaines d'une façon appropriée pour leur public. Dans le groupe arabophone, quatre mentionnent aussi l'absence de connaissance de l'anglais ;

2. *La difficulté de faire du journalisme scientifique dans les pays en développement* : la collecte de l'information est perçue comme généralement difficile (13 mentions), la difficulté d'obtenir des entrevues avec des experts et des scientifiques, qui refusent de parler aux médias (17 mentions) et l'inaccessibilité des institutions gouvernementales comme sources (12 mentions) causée notamment par l'exigence d'autorisations préalables et les longs délais de réponse aux demandes. Ils soulignent aussi les obstacles posés par la politique et la corruption ;

3. *Le manque de ressources financières des salles de nouvelles* : les budgets des salles sont souvent minces (22 mentions), tout spécialement dans les pays francophones d'Afrique (14 mentions). On cite le coût des transports, des appels téléphoniques et du branchement à l'Internet.

**Tableau 2. Problèmes du journalisme scientifique selon les rédacteurs en chef. Les nombres indiqués dans le tableau correspondent au nombre de rédacteurs en chef qui ont fait mention de ce problème particulier.**

| Rédacteurs en chef arabophones  | Rédacteurs en chef anglophones  | Rédacteurs en chef francophones   |
|---|---|---|
| <p><b>1) Problèmes du journalisme en général :</b></p> <p>Pénurie de journalistes (scientifiques) compétents 8</p> <p>Maîtrise de l'anglais 4</p>   | <p><b>1) Problèmes du journalisme en général :</b></p> <p>Pénurie de journalistes (scientifiques) compétents 10</p> <p>Mauvaise réputation des journalistes 1</p> <p>Les reporters spécialisés quittent pour d'autres emplois 1</p>   | <p><b>1) Problèmes du journalisme en général :</b></p> <p>Pénurie de journalistes (scientifiques) compétents 7</p> <p>Mauvaise réputation des journalistes 1</p>  |
| <p><b>2) La recherche journalistique :</b></p> <p>Collecte de l'information (générale) 3</p> <p>Sources scientifiques 7</p> <p>Pénurie d'experts qualifiés 1</p> <p>Faiblesse de la recherche scientifique nationale 1</p> <p>Sources gouvernementales 4</p> <p>Corruption / manque de transparence 1</p> <p>Sources Internet peu fiables 1</p> <p>Complexité de la science 1</p> | <p><b>2) La recherche journalistique :</b></p> <p>Collecte de l'information (générale) 6</p> <p>Sources scientifiques 3</p> <p>Pénurie d'experts qualifiés 1</p> <p>Faiblesse de la recherche scientifique nationale 1</p> <p>Sources gouvernementales 1</p> <p>Corruption / manque de transparence 1</p> <p>Autorisations exigées et refusées / bureaucratie 1</p> <p>Contraintes politiques 1</p> | <p><b>2) La recherche journalistique :</b></p> <p>Collecte de l'information (générale) 4</p> <p>Sources scientifiques 3</p> <p>Pénurie d'experts qualifiés 2</p> <p>Faiblesse de la recherche scientifique nationale 1</p> <p>Sources gouvernementales 3</p> <p>Corruption / manque de transparence 2</p> <p>Autorisations exigées et refusées / bureaucratie 3</p> <p>Contraintes politiques 1</p> |
| <p><b>3) Problèmes financiers :</b></p> <p>Ressources financières en général 2</p> <p>Transport 1</p>   | <p><b>3) Problèmes financiers :</b></p> <p>Ressources financières en général 1</p> <p>Transport 1</p> <p>Communications : téléphone / internet 2</p> <p>Faiblesse du secteur privé 1</p>  | <p><b>3) Problèmes financiers :</b></p> <p>Ressources financières en général 7</p> <p>Transport 4</p> <p>Communications : téléphone / internet 3</p>  |
| <p><b>4) Autres problèmes :</b></p>   | <p><b>4) Autres problèmes :</b></p> <p>Gestion de leur média 1</p> <p>Concurrence entre stations radiophoniques 1</p> <p>Manque d'intérêt pour les nouvelles scientifiques en général 3</p>   | <p><b>4) Autres problèmes :</b></p> <p>Gestion de leur média 1</p> <p>Concurrence entre stations radiophoniques 1</p> <p>Manque d'intérêt pour les nouvelles scientifiques en général 2</p>   |

En dépit, ou peut-être à cause de cette situation, une majorité (24 sur 40) de rédacteurs en chef souhaitent apporter des changements et des améliorations à l'organisation du journalisme scientifique dans leur salle. Ceux-ci ont fait mention de plans précis afin d'augmenter l'espace ou le temps accordé au journalisme scientifique (16), d'augmenter le nombre de reporters spécialisés (9), ainsi que d'améliorer les compétences de leur personnel ainsi que la qualité de leur production (8). Curieusement, la majorité des rédacteurs en chef planifiant des améliorations (11) œuvraient déjà dans des salles qui se classaient parmi les « relativement bien équipées ». Ils disposaient donc de structures pour le journalisme scientifique, mais voulaient les développer encore plus : ils planifiaient des suppléments sur les sciences ou l'environnement, souhaitaient embaucher un autre journaliste, augmenter leur couverture scientifique ou offrir des formations afin de spécialiser encore plus leurs journalistes.

Par contre, 16 des rédacteurs en chef semblaient n'avoir aucun plan ou ambition d'amélioration de leur volet journalisme scientifique. La moitié d'entre eux œuvrait dans des salles de rédaction peu équipées pour le journalisme scientifique, et pourtant ils ne voyaient pas le besoin ou la possibilité d'amélioration.

L'autre moitié incluait ceux qui estimaient que leurs salles déjà relativement bien équipées accueilleraient suffisamment de journalistes scientifiques, et que ceux-ci bénéficiaient de suffisamment d'espace ou de temps d'antenne. Les six « salles spécialisées en science » faisaient bande à part. Plusieurs d'entre elles tentaient de développer encore plus leurs services et de conquérir de nouveaux marchés. La majorité de leurs rédacteurs en chef voulait agrandir leur structure et élargir la gamme de leurs produits.

Bref, on peut conclure que les salles de rédaction des pays africains et arabes présentent une grande variété de structures d'accueil du journalisme scientifique et que, dans plusieurs, il existe un désir d'amélioration et d'innovation. Ces configurations et options organisationnelles du reportage scientifique en général ne diffèrent pas en principe de celles des pays développés. Mais la pauvreté des ressources offre un contraste important : prendre un bus, acheter un journal, faire un appel téléphonique représentent des coûts que les reporters doivent souvent assumer à même leurs maigres revenus. De même, les capacités professionnelles des journalistes ainsi que leur accès aux scientifiques et aux représentants de l'administration sont des difficultés importantes mentionnées par les rédacteurs en chef.

## Les beats scientifiques en Afrique et au Moyen-Orient

Nous sommes maintenant prêts à utiliser le concept des quatre types idéaux de *beats* scientifiques afin de discuter des salles de nouvelles décrites plus haut. Ce faisant, nous devons toujours tenir compte du fait que les cultures de travail, l'environnement médiatique, et les contextes culturels et politiques dans les pays en développement peuvent mener à des pratiques organisationnelles différentes. Par conséquent, il pourrait s'avérer nécessaire de modifier ou d'introduire de nouveaux types de salles de rédaction. Par contre, jusqu'à maintenant, dans toutes les interviews menées et l'ensemble des questionnaires recueillis, ainsi que pour toutes les salles visitées dans le cadre des évaluations réalisées pour SjCOOP, nous n'avons trouvé aucun besoin de modifier notre concept heuristique. Il semble assez général pour inclure une fourchette suffisamment étendue de stratégies de développement des *beats* scientifiques africains et arabes. Les cas décrits dans les paragraphes suivants sont aussi basés sur des interviews supplémentaires effectuées avec des journalistes scientifiques participant au projet SjCOOP.

Pour ce qui est du *beat actualité scientifique* en tant que type idéal, on peut dire qu'il existe des différences assez extrêmes entre les salles de rédaction tant en Afrique qu'au Moyen-Orient. D'un pays à un autre, d'une salle à une autre, le choix et le traitement des nouvelles scientifiques varient grandement : allant des quotidiens appartenant aux gouvernements qui se limitent à mettre en page les textes provenant des ministères, aux organes de presse qui utilisent systématiquement des sources autant nationales qu'internationales. Malgré cette variété, un grand nombre de salles des pays en développement – mais pas toutes – n'utilisent pas systématiquement toutes les sources accessibles et ne traitent pas rapidement les nouvelles scientifiques d'actualité. L'une des explications tient au fait que l'accès aux agences de nouvelles internationales et les connexions internet à haut débit ne peuvent être tenus pour acquis. Ensuite, au plan national, le nombre d'experts et la production d'information par les services de communication des établissements de recherche et des autres organisations sont très limités. Ceci fait en sorte qu'il n'est pas facile pour de nombreux *beats* scientifiques d'offrir à leur public une couverture complète de l'actualité scientifique. Des sites web comme *SciDev.net* et la division science d'*AllAfrica.com* tentent de combler ce vide. Ce sont eux qui sont les plus près de ce type idéal.

Au contraire, il existe plusieurs cas de *beats scientifiques innovateurs* en Afrique et au Moyen-Orient. L'équipe de l'hebdomadaire *East African*

(Kenya) ou du quotidien *Al Ghad*, en Jordanie, par exemple, traitent des sujets scientifiques en profondeur et se livrent même parfois à de véritables enquêtes scientifiques. Un autre exemple est *Fraternité-Matin*, en Côte d'Ivoire, dont le site web publie des pages sciences originales en plus des reportages standards du journal.

Le modèle *entrepreneurial* n'a été trouvé que dans quelques pays africains et arabes. Comme nous l'avons dit plus haut, très peu de salles de nouvelles disposent de données sur leur public. Dans les interviews accordées par des rédacteurs en chef de l'Ouganda, mais aussi du Kenya et du Nigeria, ceux-ci ont mentionné la concurrence entre les différents médias (et *beats* science) comme la raison principale motivant le souci de répondre aux attentes du public et du marché. Ces questions sont aussi importantes pour les « salles spécialisées en science » de notre échantillonnage. Les tout nouveaux sites web spécialisés du Moyen-Orient, en particulier, aspirent à utiliser ce modèle. Ces résultats ont aussi été confirmés par les interviews supplémentaires effectuées avec les journalistes scientifiques.

Dans le cas du type idéalisé et plutôt complexe du *bureau de correspondants spécialisés*, il nous faut mentionner au moins un exemple : deux reporters spécialisés en santé et en environnement du quotidien *L'Orient Le Jour* ont formé une équipe très forte. Ils remplissent leurs pages hebdomadaires sur la santé, mais ils écrivent régulièrement pour d'autres *beats* et leurs articles occupent souvent la une. Ils expliquent leur succès par une collaboration très professionnelle entre eux, mais également avec les autres collègues de la salle.

Il faut mentionner que les quelques exemples précédents de *beats* scientifiques sont des cas exceptionnels qui pourraient même servir de modèles pour les salles des pays industrialisés. La plupart du temps, l'environnement du journalisme scientifique est une salle avec un petit nombre de reporters (employés et pigistes) qui, en plus de leur travail régulier, couvrent occasionnellement la santé et l'environnement, et parfois les petites rubriques. Ils en sont toujours à mettre en place les premiers éléments d'un *beat* scientifique modeste.

Dans l'ensemble, cette analyse préliminaire montre que les quatre types s'appliquent à la description et à la différenciation des *beats* scientifiques dans les pays en développement. Cette conceptualisation permet d'étudier une vaste gamme de solutions distinctes, influencées par la culture locale, qui sont autant de pistes envisageables pour améliorer la situation organisationnelle du reportage scientifique.

## Conclusion

Les *beats* scientifiques, en tant que configurations organisationnelles au sein des médias, offrent aux organes de presse un moyen de s'occuper de façon dédiée des nouvelles reliées aux sciences, à l'environnement, à la santé et aux technologies. Le nombre de journalistes employés demeure une façon valable d'évaluer la place qu'occupe le *beat* scientifique dans une rédaction moderne. Il est clair qu'une équipe d'au moins deux journalistes scientifiques est préférable. Ce nombre s'applique autant aux pays en développement qu'aux pays développés. Par ailleurs, les compétences professionnelles des journalistes et la qualité des formes de collaboration mises en place au sein du *beat* scientifique et de l'ensemble de la salle de rédaction comptent tout autant si l'on veut maintenir un journalisme scientifique indépendant et critique qui contribue de façon stratégique à la performance d'une salle de rédaction en perpétuelle évolution.

Quant aux comparaisons de performance et de structure des *beats* scientifiques des pays développés et en développement, on peut conclure qu'il existe des structures de base qui semblent communes à tous les *beats* scientifiques : une certaine diversité commune des tâches et formations des journalistes scientifiques et des espaces réservés aux sciences, à la santé, à l'environnement et aux technologies. En Afrique et au Moyen-Orient, tout comme dans les pays développés, il existe des organes de presse qui n'attachent que peu d'importance à une couverture systématique des sujets scientifiques tandis que d'autres se sont dotés de structures spécialisées et tentent d'offrir à leur public un contenu à saveur scientifique important, nouveau et intéressant.

Quelques-unes des principales différences entre les *beats* scientifiques dans les pays développés et en développement semblent relever des difficultés que rencontrent les journalistes des seconds dans leur travail quotidien : le manque de ressources financières dans des salles de nouvelles dépourvues de moyens et certaines difficultés à trouver et interviewer les scientifiques et experts locaux.

Également, il y a nécessité d'améliorer les compétences générales en journalisme ainsi que les compétences en journalisme scientifique des reporters et chefs de pupitre des pays pauvres. Nous avons finalement observé que la concurrence entre médias sur le marché des pays en développement peut favoriser une amélioration de la place donnée au journalisme scientifique dans la salle de rédaction.

Ces difficultés ne sont pas uniquement des défis auxquels les journalistes doivent individuellement faire face. Elles constituent

autant d'enjeux pour les organisations, pour la profession et pour la gouvernance démocratique. La formation des journalistes, à elle seule, ne peut faire disparaître ces problèmes. Une approche plus globale basée sur le mentorat, telle qu'offerte par le projet SjCOOP, a commencé à permettre aux journalistes scientifiques de faire avancer leur carrière, de modifier leurs salles de rédaction et de s'affirmer dans les pays en développement. Mais il faudra d'autres initiatives pour venir à bout des difficultés financières et politiques qui handicapent les marchés des médias, les organes de presse, et les journalistes scientifiques. Il faut également plus de recherche sur les salles de rédaction partout dans le monde, mais tout spécialement dans les pays en développement ■

### Notes

\* Traduit de l'anglais par Jean-Marc Fleury.

\*\* L'auteur tient à remercier Abdelfattah Berrad, Augustin Denis et Inka Reichert de leur aide dans la réalisation des interviews et aussi Jean-Marc Fleury, Olfa Labassi et Christoph Spurk pour leurs commentaires et remarques.

1. Pour des discussions détaillées des théories de Mitzberg appliquées aux salles de rédaction, voir Lublinski 2011, 2004.
2. Le projet SjCOOP est géré par la WFSJ de son siège au Canada en étroite collaboration avec les coordonnateurs régionaux de l'Afrique et du Moyen-Orient. SjCOOP est financé par le Ministère du développement international du Royaume-Uni (DfID), le Centre de recherches pour le développement international du Canada (CRDI), l'Agence suédoise pour le développement international (SIDA) et le ministère des Affaires étrangères des Pays-Bas : <http://www.wfsj.org/sjcoop/> (voir aussi, El-Awady & Lublinski, 2008 ; WFSJ, 2009 ; Fleury et al., 2010).